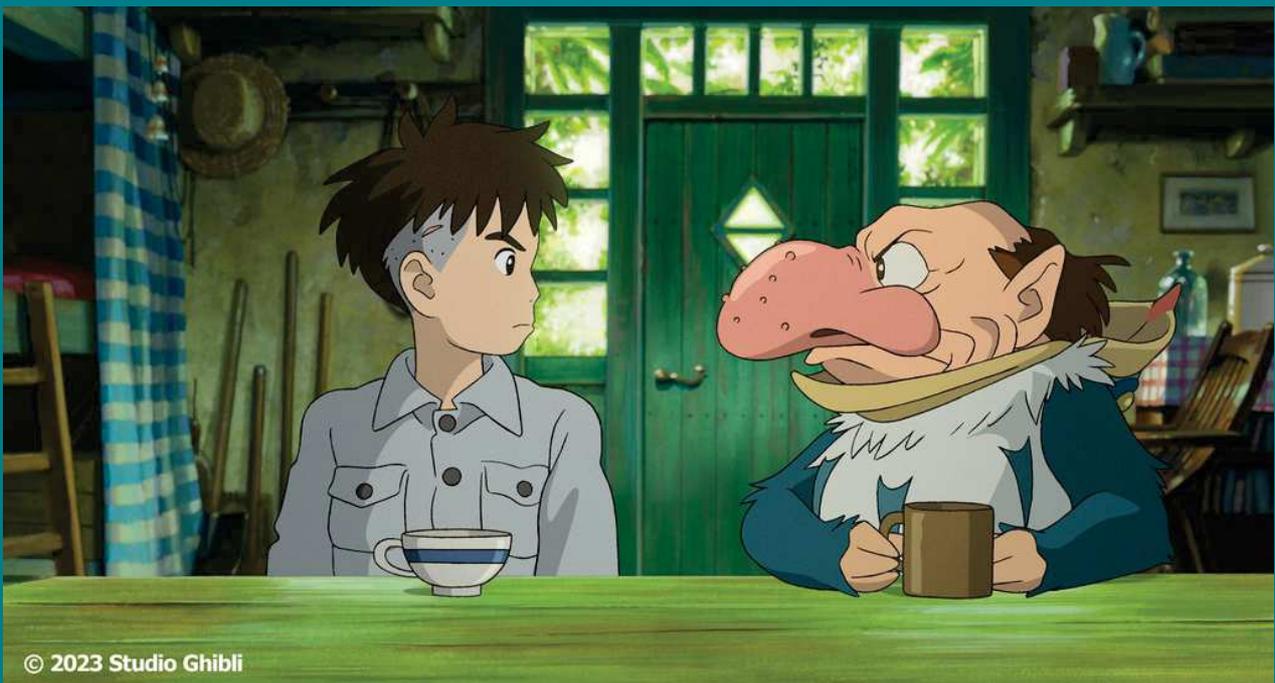


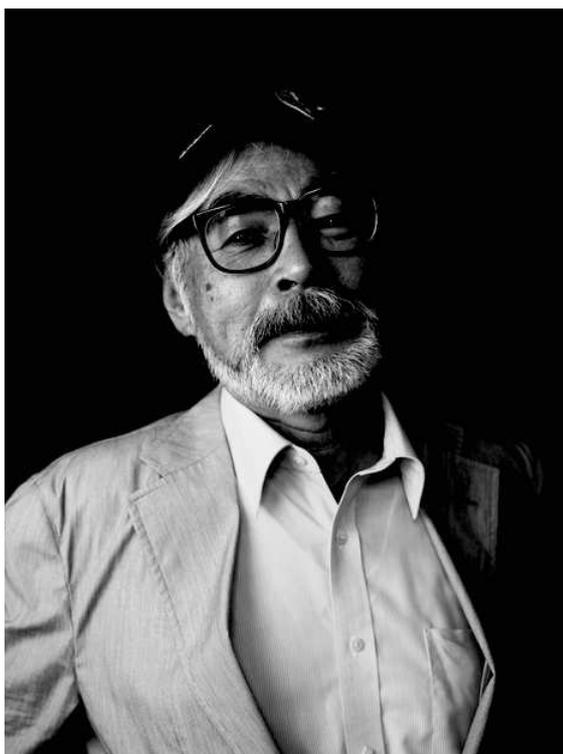
SYNOPSIS

Après la disparition de sa mère dans un incendie, Mahito, un jeune garçon de 11 ans, doit quitter Tokyo pour partir vivre à la campagne dans le village où elle a grandi. Il s'installe avec son père dans un vieux manoir situé sur un immense domaine où il rencontre un héron cendré qui devient petit à petit son guide et l'aide au fil de ses découvertes et questionnements à comprendre le monde qui l'entoure et percer les mystères de la vie.



“Il faut tenter de vivre”

Comprendre l'oeuvre et la vie de Miyazaki, grâce à l'éclairage de Bernard Génin, journaliste et enseignant spécialisé dans l'animation



© Nicolas Guérin

Après la diffusion sur la télévision japonaise de *Never ending man*, documentaire de Kaku Arakawa qui avait obtenu le privilège de le suivre en le filmant quotidiennement pour le montrer « comme on ne l'avait jamais vu », Hayao Miyazaki fit part de son désaccord sur le titre qui, pour lui, voulait dire « L'homme qui n'en finit pas » sous-entendu, « de travailler ». Il aurait préféré : « L'homme qui ne peut pas finir ». Il avait alors 72 ans. Aujourd'hui, il en a 82.

Le Garçon et le Héron – qui lui a demandé sept ans d'efforts – est présenté comme son dernier film. Aurait-il vraiment décidé de mettre un point final à sa carrière ? Qui sait ? « Il a fini par me l'avouer plus tard, confiait le documentariste, seule la mort pourra le stopper ».

Alors, film testamentaire ? Film somme ? Parlons plutôt d'une nouvelle pierre apportée à une oeuvre bien dans l'esprit des précédentes et les englobant en partie. Mais rien d'une leçon de morale comme aurait pu le faire craindre le titre japonais (qui est celui d'un livre autrefois offert à Miyazaki par sa mère : *Comment vivez-vous ?* – devenu en France *Et vous, comment vivrez-vous ?*). Une scène du film montre le jeune héros découvrant ce livre avec un mot de sa mère qui dit « Pour élever Mahito ».

Depuis *Le Vent se lève* (2013), film historique et réaliste (avec quelques rêves), on peut parler de deux « tendances Miyazaki », la seconde comportant des oeuvres en majorité « fantasmatiques » – avec une exception : *Porco Rosso* (1992), qu'il a toujours présenté comme le seul de ses films n'ayant pas été conçu spécialement pour les enfants.



Dans *Le Garçon et le Héron*, ces deux tendances cohabitent. Le début est très réaliste : en pleine guerre, un bombardement provoque un violent incendie, un hôpital est en flammes. La panique de la foule est traitée quasiment en « peinture animée », une nouveauté chez Miyazaki, sans doute pour renforcer l'effet dramatique, peut-être aussi pour saluer son confrère disparu, Isao Takahata, en évoquant le ton de son chef-d'œuvre, *Le Tombeau des lucioles* (1988).

Autre nouveauté : pour la première fois, Miyazaki le pudique, si discret en interview, avoue un soupçon d'autobiographie. En fait, on peut penser que, comme tous les artistes, il s'est glissé (consciemment ou non) dans deux personnages : le héros Mahito, un fils qui cherche désespérément sa mère, et le grand-oncle, un vieux sage inquiet sur l'avenir du monde en quête d'un successeur.

Après la présentation des personnages principaux – Mahito, son père et sa nouvelle mère – Miyazaki fait apparaître un mystérieux animal, un héron doué de parole qui, tel le lapin d'*Alice au pays des merveilles*, servira de passeur pour entraîner le héros dans un monde différent, où le temps, la vie et la mort sont chamboulés.

Comme dans *Le Château ambulante*, une galerie de portes va s'ouvrir ou se fermer à volonté sur des univers différents. On meurt dans l'un, on renaît dans l'autre.



C'est une constante pour l'auteur, même dans sa vie quotidienne : dans 10 ans avec Hayao Miyazaki (version longue de *Never ending man*), on le voit entrer dans son bureau qui est vide en disant « Bonjour ». Le cameraman lui demande à qui il parle. Il répond « Aux êtres qui habitent ici. Je ne les connais pas mais ils sont là. ». Pour lui, les dieux et les disparus sont partout. Pour nous conter la quête de Mahito, il retrouve donc son ton favori, celui de l'onirisme et des fantasmes, voire des cauchemars.

On verra par exemple un pêcheur naviguant aux abords d'une crique envahie de bateaux fantômes peuplés d'êtres sans visage expliquer à Mahito : « Aucun d'eux n'est réel. Les morts sont les plus nombreux. »

On a tout dit et tout écrit sur la formation de Miyazaki, sur la révélation de ses talents de dessinateur et sur son ascension spectaculaire dans le métier. Il naît en 1941, année où l'Amérique entre en guerre à la suite du bombardement de Pearl Harbor par l'armée japonaise. Sa famille est engagée dans le conflit puisque son père dirige *Les Avions Miyazaki*, propriété de son frère, l'oncle de Hayao, qui fabrique les gouvernails des légendaires avions Zéro utilisés par la marine impériale entre 1940 et 1945. Sa passion pour l'aéronautique se mêlera toujours d'un sentiment de culpabilité dû au côté destructeur de cette profession. Il n'abordera le sujet qu'en 2013 dans son film *Le Vent se lève*.

Son enfance sera entachée d'une autre blessure : sa mère atteinte de tuberculose restera alitée pendant des années. Elle décèdera en 1983 à l'âge de 72 ans.

En 1963, à l'âge de 22 ans, Miyazaki entre à la Toei animation, le plus grand studio d'animation du pays, comme « intervalliste », c'est-à-dire « petite main » dans la chaîne de création, mais il y gravira tous les échelons jusqu'à chef animateur.

Ses opinions politiques le mènent au poste de secrétaire du syndicat. Il affronte la direction, militant farouchement pour l'amélioration de la qualité des films puis, fatigué par la standardisation du travail, démissionne en 1971 avec Isao Takahata, fidèle compagnon de route.

Il sera au générique d'une foule de séries (*Lupin III*, *Heidi*, *Conan fils du futur*) avant de réaliser un premier long métrage en 1979, *Le Château de Cagliostro*. On a souvent vu dans ce château un hommage à celui dessiné par Paul Grimault dans *La Bergère et le ramoneur* (première version d'un film devenu un classique après avoir été remanié en 1980 sous un nouveau titre, *Le Roi et l'oiseau*).

Miyazaki et Takahata (qui sera le traducteur au Japon des poèmes de Jacques Prévert et le scénariste de Paul Grimault) le découvrent lors de sa sortie au Japon au milieu des années 50 sous le titre de *Le Roi bigleux*. Ils diront toujours avoir apprécié son message anti-totalitariste, loin des dessins animés hollywoodiens.

Premier grand tournant dans la carrière montante de Miyazaki : la parution, suivie d'une adaptation en long métrage, de la série *Nausicaä de la Vallée du Vent* (1984). Le succès de ce manifeste clairement pacifiste et écologiste – dont la jeune héroïne sauve une planète menacée par le gigantisme industriel – enthousiasme un riche éditeur, Tokuma Shoten, qui finance pour Miyazaki et Takahata la construction d'un studio où ils pourront désormais créer en toute indépendance et liberté.

Commence alors la légende du studio Ghibli :

Dans ce studio tout neuf, Miyazaki va signer neuf longs métrages, dont certains seront étudiés comme de véritables phénomènes de société. Bien avant la nouvelle génération (Satoshi Kon, Mamoru Hosoda, etc.), il fait tomber tous les préjugés esthétiques sur la « japanim' » alors multi diffusée en Europe sur le petit écran : grands yeux, violence gratuite... Et devient le symbole d'un véritable renouveau (le nom de Ghibli étant celui d'un vent chaud soufflant dans le désert... qui va désormais souffler sur une profession entière.)

Premier triomphe en 1988 avec deux millions d'entrées pour *Mon voisin Totoro*, film sans méchant, en marge des genres, sur fond d'un Japon campagnard et verdoyant. Puis *Porco Rosso* (1992, plus de trois millions d'entrées) dans un décor italien mais avec un nouveau clin d'œil à la France (le premier plan du film montre un pilote sur une plage dont le transistor diffuse – en français – *Le Temps des cerises*, chanson dont l'auteur Jean-Baptiste Clément est fortement associé à la semaine sanglante de la commune de Paris)

Nausicaä de la Vallée du Vent avait été loué pour sa représentation positive des femmes. À la suite d'une avalanche de lettres d'admiratrices lui reprochant de ne pas décrire leur condition avec lucidité, Miyazaki réalise *Kiki la petite sorcière* (1989) en s'efforçant de réduire les pouvoirs magiques de l'héroïne, montrée comme une petite fille ordinaire confrontée à la vraie vie. Plus tard, il imaginera *Le Voyage de Chihiro* (2001), après s'être aperçu qu'aucun livre ne s'adressait aux petites filles de dix ans.





Ses scores monteront en flèche : 17 millions d'entrées pour *Princesse Mononoké*, 23 millions pour *Le Voyage de Chihiro*, avec en plus un Ours d'Or à Berlin en 2002, puis à Hollywood en 2003 l'Oscar du meilleur film d'animation. Deux ans plus tard, en 2005, Miyazaki était couronné à Venise d'un Lion d'Or pour l'ensemble de sa carrière.

Les constantes de son œuvre seront de plus en plus évidentes : absence de manichéisme (dans *Princesse Mononoké*, Dame Eboshi détruit les arbres pour alimenter sa forge mais soigne les lépreux, recueille les prostituées...), féminisme, pacifisme, écologisme... On n'a pas oublié la scène extraordinaire du *Voyage de Chihiro* où un dieu des rivières vient se purifier en se débarrassant d'une foule de détritiques putrides jetés par les hommes. Mêmes détritiques dans le filet où la petite Ponyo s'engluie au début de *Ponyo sur la falaise*.

Quant à l'image de la mère – dont la quête est au centre du *Garçon et le Héron* – elle apparaîtra de façons différentes. Presque comique dans *Le Château dans le ciel*, où le cinéaste la caricature en femme autoritaire, cheffe d'un groupe de pirates, pour lesquels il a aussi croqué ses trois frères. On peut la voir dans la douce maman hospitalisée de *Mon voisin Totoro*. Et même, dans *Ponyo sur la falaise* (2008). Une séquence de *10 ans avec Hayao Miyazaki* est particulièrement troublante. On y voit le cinéaste très ému, les larmes aux yeux, corrigeant la scène où le jeune garçon Sosuke est étreint par une des vieilles dames de la maison de retraite, parce qu'elle lui évoque sa mère empêchée par sa maladie d'embrasser ses enfants. Ces vieilles dames réapparaissent d'ailleurs dans *Le Garçon et le Héron*, au nombre de sept (allusion aux sept nains ?).

En fait, tous les films de Miyazaki racontent une catastrophe annoncée déjouée par un héros au cœur pur. Dans *Princesse Mononoké*, Ashitaka calme un conflit couvant entre les hommes, les animaux et les dieux de la nature. Parfois, la réalité rattrape tragiquement la fiction. En 2006, deux ans après le tsunami qui dévasta les côtes de l'océan Indien, Miyazaki commence *Ponyo sur la falaise* dont la petite héroïne renonce à ses pouvoirs magiques pour sauver les humains en refermant une dangereuse brèche qu'elle avait ouvert entre leur monde et le monde sous-marin. En 2011, un nouveau séisme, au Japon cette fois, est suivi d'un tsunami qui provoque la catastrophe nucléaire de Fukushima et fait 18 000 morts. Miyazaki se rendra sur les lieux, puis réunira son équipe pour annoncer un nouveau projet : « Allons-nous raconter encore l'histoire d'une fillette ? » Non. *Le Vent se lève* racontera l'histoire d'un vent qui souffle très fort sur une époque troublée. Comment survivre dans une telle situation ? Notre film doit être une réponse aux « incertitudes de ce genre d'époque. » (dialogue extrait de *10 ans avec Hayao Miyazaki*).



Dans *Le Garçon et le Héron*, la guerre du Pacifique est ouvertement citée (on voit les cockpits d'avion sortir de l'usine du père qui participe à l'effort de guerre). Mais il est évident que Miyazaki pense à notre époque, aux angoissantes incertitudes actuelles sur la paix. Le vers du *Cimetière marin* de Paul Valéry qui suit le titre du film *Le Vent se lève* dit « Il faut tenter de vivre », et il est prononcé en français à plusieurs reprises dans le film.

« Tenter de vivre », quelles que soient les circonstances, comme Mahito, que son désespoir avait d'abord poussé à s'automutiler, s'il y a un message, c'est celui-là. Il nous est délivré par un cinéaste philosophe inquiet, semblable au grand-oncle du film, jonglant sous un monolithe magique avec des pierres aux formes géométriques dont l'assemblage réussi ou non peut faire du monde « une abomination ou une merveille ». Tel Miyazaki, écartelé depuis toujours entre son désespoir et sa foi en l'humanité.

Bernard Génin





© 2023 Studio Ghibli

Informations techniques

Histoire originale, scénario et
réalisation : Hayao Miyazaki

Une production du Studio Ghibli

Produit par Toshio Suzuki

Producteurs délégués : Koji Hoshino,
Goro Miyazaki et Kiyofumi Nakajima

Musique de Joe Hisaishi

Chanson thème : Spinning Globe

Composition, paroles et chanson :
Kenshi Yonezu

Voix françaises :

Mahito : Gavril Dartevelle

Héron gris : Padrig Vion

Kiriko : Juliette Allain

Himi : Pauline Belle

Shoichi : Dimitri Rataud

Natsuko : Julie Pilod

Grand-Oncle : François Marthouret

Roi Perruche : Simon Volodin

LE GARÇON ET LE HÉRON

Japon – Durée : 2h03 – Scope 1.85 – Couleur – 5.1 et 7.1

Dossier de presse et matériel iconographique disponibles sur
www.wildbunchdistribution.com

Distribution

Wild Bunch
65 rue de Dunkerque
75009 Paris
distribution@wildbunch.eu
01 43 13 21 15

Relations presse

BCG Presse
bcg@bcgpresse.fr
01 45 51 13 00

wild bunch